

Extrait de: «Camillo BERNERI - Œuvres choisies».

Éditions du Monde libertaire - 1988.

*Les notes de cette édition sont reproduites intégralement en sous-titres ou en bas de page,
les notes en cours de texte ont été reportées en bas de page.*

NOTRE TEMPS ET NOUS...

*Extrait de «Pensieri e Battaglie»,
Comité Camillo Berneri,
Paris, 1938,
pp.118-132.*

Notre civilisation machiniste et contradictoire est une sombre énigme pour ceux qui n'ont pas l'âme assourdie par le bruit des perceuses, le rugissement des forges, le battement des marteaux, ou pour ceux qui n'ont pas l'âme bercée par le rythme du jazz. Le «bosseur» et le «viveur» maintiennent l'équilibre nerveux et mental des peuples. L'un et l'autre vivent quotidiennement dans une sérénité abruti. Mais pour un esprit tourmenté qui ne peut entendre la voix des anges qui chantent la gloire des cieux ni se réchauffer au soleil de l'espérance d'une béatitude éternelle, l'irrationnel dans le tumulte sanglant et dans l'enchevêtrement obscène apparaît, quelquefois, un mystère sans dignité, une horreur sans espoir. Au-dessus de lui le ciel est vide; autour de lui la vie gronde, s'agite violemment, souffle, se salit, saigne, rit stupidement, et l'homme lui apparaît comme l'être qui naît, se reproduit et meurt; l'histoire est une succession de générations qui répètent les fatigues de Sisyphe, d'audaces inutiles, de sacrifices absurdes et d'erreurs identiques aux erreurs passées et futures. Et les mots désespérés de Machiavel résonnent en lui sinistrement: «*Il me semble que tous les temps reviennent et que nous sommes toujours les mêmes*». Non pas les «flux et reflux» de Vico (1), c'est-à-dire un retour en arrière permettant une ascension à travers la spirale du progrès éternel, mais un vol vers le haut avec des ailes d'ange et une chute sur terre, pour y ramper comme un serpent, pour s'y cacher comme une taupe. Par moments, pour l'homme qui ne croit pas en Dieu, il semblerait que tout l'effort de l'humanité consiste à transporter sur un pont qui s'écroule un monde en train d'éclater.

Il y a ceux qui se réfugient dans leur tour d'ivoire et qui, après avoir rêvé d'une vie ensoleillée et titanique, cultivent des roses dans le jardin d'Épicure, suivent le vol des hirondelles dans l'étroitesse d'un ciel fait de sentimentalisme castré, ou qui se laissent aller à de solitaires transcendances cérébrales.

Laissons les déserteurs ensevelir les rêves généreux du cœur. Ceux auxquels va ma fraternité d'être humain sont ceux qui tentent de consolider la maison menacée en se demandant s'il ne serait pas mieux de prendre la pioche; ceux qui, en se battant pour un drapeau, ne savent plus parfois si celui-ci est un étendard ou un suaire; ceux qui voudraient vivre l'heure orgueilleuse du sacrifice, qui fait du plus humble un Socrate ou un Christ, et qui sont contraints aux doutes amers et stérilisants qui infectent les sentiments généreux de ceux qui dans la pénombre du doute, dans le froid de l'écœurement, dans l'effort surhumain d'être un homme, se replient sur eux-mêmes pour se regarder, pour se reconnaître, pour se peser, cherchant à être des héros et se rapprochant de la sainteté.

Le héros est le poète de l'action, sa décision est une inspiration rencontrant une volonté qui se tend et se décoche. Le saint est le philosophe, sa volonté héroïque est un système de raisons pratiques qui se concrétise en discipline.

L'héroïsme de l'acte est un miracle qui peut faire fleurir une branche d'arbre ou qui éclot d'une véri-

(1) Giovambattista VICO. Philosophe italien de la renaissance.

table exubérance de vitalité enthousiaste. La sainteté est l'héroïsme d'une vie. Trence Mac Swiney, le maître de Cork qui voulut mourir, a écrit: «*Il est plus difficile de vivre une vie cohérente que d'affronter une mort courageuse. Beaucoup d'hommes généreux sauraient rassembler toutes leurs énergies dans un instant suprême et mourir pour un idéal: mais c'est en attendant un tel moment, en combattant jusqu'au bout, que beaucoup ont cédé. Vivre est aussi ardu que mourir*».

Que les mots ne nous trompent pas: la signification de ce «*vivre*» est parallèle à ce «*mourir*», parce qu'il a voulu jumeler les contraires dans l'héroïsme de la sainteté. Et nous dirions donc que vivre dans la sainteté est aussi ardu que mourir héroïquement.

Les temps que nous vivons n'ont pas entièrement tué l'héroïsme, mais ils sont en train de tuer la sainteté.

Les rêves, les projets héroïques de beaucoup parmi les meilleurs sont comme les propos virils et les grands gestes du malade qui ne guérira jamais. Le culte du héros signe la décadence du saint, justement parce qu'on croit être un héros alors même qu'on ne peut être maître de sa propre existence.

Le «*surhomme*», dit Nietzsche, est le mythe de l'homme manqué et le signe des temps que nous vivons.

Il en est le signe comme fascination, comme culte. Notre époque vit Napoléon et voit maintenant Mussolini et Hitler. Elle créa Orsini et le Jacopo Hortis de Foscolo (2). Mazzini est resté unique. Et à Nietzsche ont succédé Barrès et D'Annunzio (3). Gandhi a été produit par l'Inde mystérieuse.

Nous avons des penseurs et pas de philosophes, nous avons beaucoup de lettrés et peu d'écrivains, nous avons des musiciens mais aucun Beethoven, et Edison nous a offert un cas de génie scientifique marié à une âme d'homme d'affaires.

Malgré cet appauvrissement spirituel, notre époque est celle de la «*maturité*», c'est-à-dire une époque de développement et de révolution. Quand les étoiles disparaissent du ciel, l'aube est proche. Si aucun catholique ne s'insurge plus contre le Saint-Siège avec le langage d'un Savonarola (4), c'est parce que les temps ne sont plus ceux des excommunications fulgurantes et des avertissements prophétiques. Si Croce (5) ne parle pas avec l'ardeur de Bruno (6) et ne boirait pas la ciguë de Socrate, c'est parce que la philosophie est en déclin; puisque, une fois transcendées la poésie et la religion, elle serait forcée de devenir science, et elle n'est pas une science.

Comme dans la vie d'un homme, chaque âge signe le déclin des facultés du corps et de l'esprit, et

(2) Ugo FOSCOLO (Zante 1778 - Londres 1827). Poète romantique admirateur de la Révolution française, il vit en Napoléon dans un premier temps, le libérateur de l'Italie. Avec la restauration et le retour de la domination autrichienne dans la péninsule, il préféra s'expatrier et mourut en exil volontaire à Londres.

(3) Gabriele D'ANNUNZIO (Pescara 1863 - Gordona Riviera 1938). Écrivain «*fin de siècle*» décadent, nietzschéen affiché, D'Annunzio fut un des chantres du nationalisme italien d'avant 1914. En 1919, il organisa, la tête d'anciens combattants, la marche sur Fiume. Rival potentiel de Mussolini, il est combattu par ce dernier. Avec la victoire du fascisme cependant, D'Annunzio ayant renoncé à jouer un rôle politique autonome, fut comblé d'honneurs par ce nouveau régime.

(4) Gerolamo SAVONAROLA (Ferrare 1452 - Florence 1498). Moine dominicain, il réussit à instaurer à Florence pendant un moment une véritable dictature «*d'ordre moral*» interdisant les jeux, les fêtes et en brûlant les objets de luxe. Mais sa popularité ayant déclinée, il fut excommunié en 1497 et brûlé comme hérétique.

(5) Benedetto CROCE (Pescasseroli 1866 - Naples 1952). Philosophe hégélien, il fut au tournant du siècle un des animateurs italiens du révisionnisme marxiste. Il se détacha par la suite du socialisme et devint un des intellectuels libéraux les plus influents de l'Italie. Opposant au fascisme, il voyait en ce mouvement le signe d'une «*dégénérescence morale*» du pays. Il refusa cependant d'émigrer et évitant une lutte directe contre le régime, il préféra poursuivre son travail de réflexion intellectuelle sur place.

(6) Giordano BRUNO (Noia 1548 - Rome 1600). Philosophe, auteur de nombreux ouvrages originaux. Accusé d'hérésie, il est extradé de Venise à Rome où il refuse d'abjurer et il est, en définitive, brûlé. Son attitude ferme a fait de lui, depuis, un martyr de la libre pensée.

la naissance de nouvelles facultés; chaque époque voit mourir certaines dignités d'histoire et de vie, et naître de nouvelles dignités.

Nos temps sont ceux de la révolution!

Regardons autour de nous. Nous voyons des monarchies qui semblaient solides et qui se sont écroulées misérablement. Nous voyons en Orient un réveil qui renversera le régime de John Bull.

Nous voyons l'Irlande frémir; l'Espagne aspirer, malgré ses déceptions, à de nouvelles luttes libératrices; l'Italie bourgeoise se décomposer et l'équivoque constitutionnelle et libérale se volatiliser; l'Allemagne se préparer à de profonds bouleversements. L'Europe et le monde regardent vers la Russie, dont l'économie, malgré le bolchevisme, se développe et qui, face au colosse aux pieds d'argile de l'économie capitaliste, apparaît comme David face à Goliath. Et dans les Balkans est en train de mûrir et de se diffuser la féconde idée fédéraliste qui finira par substituer aux luttes nationalistes celles de l'émancipation des prolétaires, aujourd'hui détournées et englouties par les premières.

La vérité sur les causes du conflit mondial, sur les responsabilités de tous les gouvernements et de toutes les ploutocraties est en train de se faire jour.

Si l'Inquisition demeure, l'écho des lamentations des suppliciés est universel. Si les délits de la justice asservie à la raison d'État et aux intérêts de la féodalité industrielle ne sont pas moins horribles que ceux des temps les plus obscurs, la solidarité universelle résonne partout, de New York à Tokyo, de Paris à Buenos Aires, à l'appel des victimes, et il n'y a pas de monstruosité qui ne retombe sur les bourreaux, leur honte et celle des castes défendues par eux, et il n'y a pas de tyrannie dictatoriale qui ne perçoive l'écho de ces avertissements. Depuis 1922, Mussolini est au pouvoir, et le tribunal spécial trouve toujours de nombreux fidèles à enterrer dans les cachots, et le temps n'apporte pas l'oubli dans le cœur des émigrés, la vie tranquille ne séduit pas tout le monde, ce qui fait que sur la mer et sur le ciel d'Italie nous avons vu des prodiges d'ardeur, et des généreux sont allés affronter la mort à Rome après de longues préparations et des attentes tourmentées. Il n'y a pas de raisons de désespérer. La méfiance envers les hommes est un venin dont il faut nous débarrasser, nous et tous ceux chez qui cela est possible. Le manque de confiance est la justification qui trompe notre présomption, nos lâchetés, l'attachement animal à la vie.

Quand on en vient à dire: «*Les hommes ne méritent pas*», on bafoue la dignité humaine, on renie son plus beau rêve, le rêve de générosité, on accepte ainsi non seulement la désertion dans la lutte pour tous mais même la renonciation à toute discipline morale.

Si l'humanité ne méritait pas ton œuvre, que serais-tu, toi qui la méprises?

Si la mère qui pleure le fils qu'elle désespère de revoir n'ose pas protester pour qu'on lui ouvre les portes de la prison, si la veuve oubliée, si les fils ne vengent pas leur père, n'as-tu pas à ton tour tué à la guerre pour n'avoir pas osé te révolter? Es-tu accouru lorsque le cercle, le syndicat, la coopérative étaient en péril? As-tu fait tout ce que tu aurais pu faire? Je ne te parle pas de sacrifices suprêmes. Je te parle de ce qu'un homme qui n'est pas un lâche peut faire sans risquer sa vie absolument!

J'ai connu des hommes qui luttèrent depuis un demi-siècle, et qui n'étaient pas fatigués. J'ai connu des hommes qui furent trahis et calomniés pendant toute leur vie et qui ne méprisaient pas les hommes. Et à chaque rencontre avec les âmes des justes, je me suis adressé cette intime prière: fais en sorte d'être comme eux, toujours!

Et je n'y ai pas réussi. Je n'y réussis pas. Mais j'espère ne pas en arriver à justifier mon égoïsme par la misère morale des autres, des plus nombreux. C'est si désespérant, le pessimisme des parents, de certains amis, de beaucoup de femmes: ne le vois-tu pas? Les autres ne font rien. Pourquoi dois-tu te sacrifier pour eux?

Parole égoïste, mais parole d'affection. Le «*prochain*», pour presque tout le monde, est celui qui est près de nous et que nous aimons de façon plus ou moins physique.

Mais l'amour pour son prochain est si naturel qu'il est presque un prolongement de l'amour pour soi-même. L'admiration pour la mère des Gracques est conventionnelle, tandis que le sacrifice de l'ami envers l'ami suscite une vive admiration, celui du citoyen pour la cité devient mémorable, celui de l'homme pour l'humanité devient un culte.

Les lamentations de Xanthippe ne sont dans le Phédon qu'un élément dramatique, apte à donner du relief à la sublime folie de Socrate, qui raisonne si paisiblement sur la mort et sur le juste et l'injuste. Et cela est justice. Qu'avons-nous à faire des lamentations de Xanthippe pour son mari Socrate ou pour tout autre de ses amis qui serait en train de mourir, supposons, d'indigestion?

Dans la vie sociale, les sentiments communs ont raison d'être comme les sentiments sublimes; mais quiconque se pose pour soi le problème de la «*sainteté*» (comme il est facile d'ironiser devant ce mot!) ou de l'héroïsme ne peut qu'établir une hiérarchie de ses sentiments, une hiérarchie axiologique. Et il n'y a pas de moralité qui ne soit un sentiment de solidarité humaine. Cette estimation est exigée par les temps que nous vivons, qui connaissent des catastrophes et des renaissances grandioses. Le lendemain pensera et aimera d'autant plus et mieux que nous aurons pensé et aimé.

Le lendemain ne vient pas: c'est le présent d'aujourd'hui qui le crée en devenant le passé. Hier, aujourd'hui et demain sont, comme la mort, des vérités pour les individus mais pas pour les peuples. Chacun de nous agit dans l'histoire. Voici une vérité que beaucoup ignorent, trompés par une vision de «*l'histoire-bataille*» et par la conception du progrès comme œuvre des «*grands génies*». Chacun de nous peut être un éducateur sans être un dirigeant politique, sans écrire dans les journaux et sans être membre d'aucun conseil de parti. Chacun de nous peut faire l'histoire.

J'entends dire que notre mouvement est en crise. Et de temps en temps moi aussi je me plains.

Mais regardons autour de nous et nous verrons que tous les mouvements et tous les partis sont en crise.

Et si le mouvement s'endort ici, là-bas il est en plein épanouissement. Notre propagande en Bulgarie et chez les émigrés bulgares se développe prodigieusement! Au Japon, notre mouvement connaît déjà une crise qui se traduit par de subtiles luttes de tendances. En Espagne, malgré les erreurs et les attermoissements, les anarchistes sont à la tête du mouvement prolétarien. En Argentine on est en train de rebâtir sur les ruines de la dictature. Et nous voyons les jeunes socialistes, les jeunes républicains, les communistes les plus authentiques, les libéraux les plus intelligents et honnêtes, venir à la rencontre non pas de nous autres en tant que mouvement, mais de beaucoup de nos conclusions politiques et économiques.

La perte de confiance dans le système capitaliste est presque universelle, la méfiance envers le socialisme d'État s'est diffusée à grande échelle même chez les sociaux-démocrates; les expériences de cinq révolutions confirment nos critiques, nos prévisions et nos indications.

Le monde ouvre des sillons toujours plus nouveaux et toujours plus vastes à nos semailles!

Les faits conduisent à l'anarchie, et s'ajoutent ainsi à notre œuvre.

Il n'y a donc pas de place pour un «*profond*» pessimisme, et un optimisme intégral est plus que jamais légitime.

Mais, au fond, même ce profond pessimisme est optimiste. Et il l'est parce qu'il croit en un affinement de la douleur, en une sublimation de la douleur.

Les temps que nous vivons sont «*nos*» temps! Ils nous appartiennent! Ils ne constituent pas un retour, mais un tournant! Nous, nous ne verrons que de sombres vallées dans l'ombre et des pics lointains dorés par le soleil.

Nous savons que le jour viendra où l'humanité découvrira, du sommet qu'elle croyait être le plus haut, d'autres cimes, d'immenses chaînes de montagnes inexploitées.

Et elle devra se remettre en marche. Mais nous croyons qu'elle ne saignera plus des mains sur les abîmes, qu'elle n'aura plus à craindre les vertiges ni les avalanches. Elle pourra marcher et chanter, comme le passant qui s'en va tout droit dans la plaine vers la fatigue sereine ou le rêve doux.

Une immense armée erre, comme un troupeau, à travers le monde. Les statistiques le démontrent en chiffres, mais celles-ci n'offrent qu'une vue panoramique des choses.

Les chômeurs contraints au vol, à la prostitution, au suicide, vendus à la police et aux militaires, constituent une légion innombrable.

Les loups solitaires et timides, affamés se font solidaires et agressifs.

Les hommes vont, isolés et vaincus, à la recherche de la soupe philanthropique ou des marchands d'esclaves.

A ceux qui revendiquent le droit à l'existence, même les ventres affamés refusent le pardon.

La volonté des peuples se noie dans un crépuscule étouffant. Il y a quelques rayons de soleil, quelques étincelles, quelques résonances d'armes.

Mais ce ne sont que de brèves parenthèses, des feux de paille dispersés.

Moi aussi, quelquefois, je déserte. Si quelque sujet d'étude me séduit, je vais à sa rencontre, fasciné. Je m'abandonne à cette soif de découvertes livresques, à cette promenade dans les forêts et les prés culturels cherchant à cueillir pour des matériaux pour un livre que je n'arrive pas à finir ou pour quelque monographie destinée à voler de l'espace utile dans une revue.

Et, s'agit-il au moins de sujets portant sur la question sociale, de façon plus ou moins directe?

Non, au lieu de cela, ce sont de vrais et propres élancements de cérébral sans cœur. J'aurais honte d'en parler ici.

Et ce qui est grave c'est que je prends plaisir à ce tiède isolement, à ce renfermement, blotti près du foyer où brûle la bûche, oubliant la neige et le gel, et la tempête qui soulève la mer.

Je reviens à l'égoïsme présomptueux de mon enfance, quand, dévorant des livres comme un piovore, je projetais des œuvres immenses: châteaux de sable qui s'écroulaient avant d'être terminés. Alors, je n'avais pas le remords d'aimer l'étude comme fin en soi. Alors j'étais... un pur scientifique.

Cette prose ampoulée des grands philosophes, des grands historiens, des grands naturalistes (alors ils étaient tous grands pour moi) était une cathédrale solennelle et obscure dans laquelle j'entrais avec le respect un peu timoré du néophyte.

Ces lectures étaient des révélations que j'acceptais, ébloui.

Puis, un peu à cause de l'esprit critique qui allait s'affirmant, un peu à cause des cassures qui se faisaient jour parmi les novateurs d'alors, l'enchaînement de l'autorité fut rompu.

Et moi aussi je me défoulais peut-être pour me sentir hors de toute tutelle, en brisant avec les pierres du paradoxe le nez des statues les plus solennelles: des déclarations de guerre à *l'ipse dixit* succédèrent à mon modeste respect, et je ne me souviens plus combien d'énormités j'ai pu débiter dans mon enthousiasme iconoclaste, là-bas, sous les portiques de la *Via Emilia*, en faisant les cent pas.

Et j'ai été moi aussi, à ma façon, un futuriste. Cette fièvre de renouveau de mon petit capital culturel me faisait penser à des batailles de cathédrales qui s'écroulaient toutes avec grand fracas, en soulevant des nuages de poussière, au milieu desquels, en me perdant, je me sentais orgueilleux de pouvoir penser avec ma tête, mais d'où je sortais appauvri.

Et ce fut alors que je regardai autour de moi, dans la vie. Voyant partout des dysharmonies, c'est-à-dire des injustices flagrantes et des arbitraires énormes, je me suis dit: voilà une voie certaine! C'était celle de la lutte contre ces véritables monstres. Naturellement, les rêves étaient dorés, les enthousiasmes ingénus. Mais j'avais trouvé ma route, sur laquelle je pouvais marcher à côté du peuple, qui se révélait à moi à travers mes premiers «*camarades*». Puis vinrent les premières désillusions. Un grand et épais feuillage me cachait alors l'objet des fatigues minutieuses et de l'enthousiasme continu qu'exige la vie d'un militant.

Dans le fond de mon esprit des idées lumineuses essaïmaient, qui allaient se perdre dans une graphomanie politique pressante, fragmentaire, superficielle mais enthousiaste.

Naissait alors, et se faisait impératif, le besoin de s'arrêter: penser, boire aux sources qui résonnaient à côté de cette grande route brûlée par le soleil sur laquelle j'avais caracolé furieusement.

Au lieu de cela, je m'abandonnais à mes préférences culturelles pour des sujets éloignés de la question sociale, de celle qui était ma vie la plus vraie, c'est-à-dire la plus ample, la plus vivante, la plus humaine. La conscience me rappelait à moi-même!

Et elle désenchantait, avec ses reproches et ses ironies, la fascination de ces recherches méticuleuses.

Je me désengluais de ces études étrangères à mon destin et j'éprouvais de la honte pour ces curiosités et ces peines infructueuses. Je me replongeais dans l'activité «*pour la cause*» (je l'appelais ainsi, romantiquement), et cela me semblait un bain purificateur, presque un baptême renouvelé.

L'érudition en tant que luxe m'apparaît seulement aujourd'hui dans toute son immoralité.

Peut-on s'occuper du langage des animaux, de tel passage célèbre de Thucydide, de la véritable signification du «*cogito, ergo sum*» cartésien, de toutes ces questions infinies qui ouvrent des parenthèses de recherche et de réflexion à chaque pas de la vie culturelle? Oui et non.

Oui, dans la certitude de pouvoir donner à une vie d'études une telle moisson de résultats qu'ils puissent compenser la renonciation à la lutte, à la propagande, à la vulgarisation.

Non, autrement. Qu'on ne se fasse pas d'illusions: on ne peut concilier la vie de l'érudit et celle du militant sans que toutes les deux n'en souffrent. A moins d'une intelligence exceptionnelle; et même dans ce cas, il faut que les aptitudes intellectuelles coïncident avec les préférences du cœur.

Bénis soient ceux qui, comme Élisée Reclus ou Kropotkine, peuvent résoudre ce problème avec la conscience claire de leur propre valeur. Bénis soient ceux qui peuvent dire: je travaille dans cette forge pour ceux qui vivent et ceux qui viendront, et cette œuvre qui est la mienne n'est ni moins digne ni moins utile par le fait qu'elle se limite et s'approfondit dans ses recherches particulières.

Quand on est mentalement vigoureux, il n'y a pas d'objet d'étude ou de réflexion qui soit de moindre importance, parce que le cristal est associé à l'astre, le brin d'herbe à l'homme, la racine du sanscrit à l'interprétation historique, la découverte biologique au droit pénal. Rien n'est aride dans le domaine de la science.

Et celui qui sait écrire, combien de comètes peut-il lancer dans le monde, combien d'ouragans peut-il déclencher, à combien de consciences peut-il donner lumière et chaleur!

Mais si s'enfermer dans la tour d'ivoire comme dans un phare n'est pas seulement licite mais aussi un impératif, parce que le monde a besoin non seulement de flambeaux mais aussi d'étoiles, s'y enfermer comme l'avare pour jouer avec les éblouissements d'un or qui ne vaut pas ce qu'il pèse de renonciation à la lutte pour un peu de soleil pour tous, cela ne doit pas se faire!

Les temps demandent une mobilisation culturelle de nous tous. Il faut éventrer le mythe bolchevique.

Il faut faire l'anatomie d'un système capitaliste en faillite. Il faut discuter des problèmes de la révolution. Il faut dissiper les équivoques de la social-démocratie, et mener tant d'autres batailles d'idées.

En France la révolution est lointaine et certains dilettantismes sont explicables.

Mais, là où il y a un monde à abattre et un monde à reconstruire comme en Espagne, une spécialisation quelconque (éducation, hygiène, amour libre) est grotesque! Et notre presse, qui doit contribuer à renverser le fascisme et à créer ces courants d'idée et de sentiments capables d'éviter les erreurs et les avortements que les récentes révolutions nous ont montrés, doit être à la hauteur de cette tâche!

Camillo BERNERI.
